Lectures Etrangères

Franklin Amoureux.

Dans un article qui vient de paraitre dans le "Harper's Magazine," M. Worthington Chauncey Ford nous montre Franklin amoureux.

Lorsque je suis arrivé en France, écrivait en 1790 l'ambassadeur des Etats-Unis auprès de la cour de Versailles, j'avais soixante-dix ans. Je me suis aperçu que si je continuais à vieillir je m'acheminerais à grands pas vers la tombe. Je me suis arrêté net dans cette dangereuse voie et je me suis mis à revenir en arrière. Comme il y a quatre années que cela dure, cela fait qu'aujourd'hui je n'ai plus que soixante six ans.

C'était Mme Jouy de Brillon qui avait accompli ce miracle. Elle avait depuis quelque temps doublé le cap de la quarantaine, mais elle était encore assez belle pour faire battre le cœur d'un septuagénaire qui cherchait un rayon de printemps sous les frimas de l'hiver. Frêle, alerte, spirituelle, instruite, sincère et pardessus tout capable d'un dévouement absolu, l'aimable Egérie qui a eu la gloire de rajeunir de quatre années l'un des demi-dieux les plus adulés du dix huitième siècle méritait que son nom fût sauvé de l'oubli.

Le cœur de la femme a d'insondables mystères. En réalité, Mme de Brillon n'avait aucun grief contre son mari.

Je ne suis pas injuste, écrit-elle à Franklin, je sais que l'homme avec lequel j'ai uni ma destinée est un homme de mérite. J'ai pour lui tout le respect que je lui dois. Je l'ai toujours aimé au delà peut être de ce que son cœur pouvait me payer de retour. Il y avait entre nous une différence d'âge de vingt-quatre ans, et l'éducation sévère qu'il avait reçue tandis que dans la mienne les arts d'agrément tenaient une trop large place avait rendu son cœur moins expansif en même temps que le mien était plus porté à s'épanouir.....

Les mariages se font au poids de l'or. Une jeune fille dont le cœur brûle des feux de la jeunesse est mariée à un homme qui cherche à les éteindre.

Au fond du cœur, Mme de Brillon n'avait jamais pardonné à son mari les vingt quatre hivers qu'il comptait de plus qu'elle et elle se dédommageait de cette inégalité d'âge en donnant son cœur à un septuagénaire qui avait une dizaine d'années de plus que lui. O logique féminine, voilà de tes coups!

Il est vrai que le vieillard était un homme célèbre. Il avait.

Ravi la foudre au ciel et le sceptre aux tyrans.

A cette double auréole, il avait ajouté une troisième gloire bien plus appréciée encore de la société française du dix-huitième siècle, qui admirait dans les écrits de ses philosophes celle des vertus humaines dont elle était le plus complètement dépourvue. A ses yeux, Franklin n'était pas seulement un homme d'Etat en renom et un savant illustre, il était pardessus tout un Sage, ou plutôt le Sage par excellence, une sorte de Confucius de l'Occident :

J'ai commencé à avoir, pour vous, lui écrit Mme de Brillon, le sentiment d'idolâtrie que tout le monde éprouve pour un grand homme. J'ai eu la curiosité de vous connaître; mon amour propre a été flatté de vous recevoir chez moi.

Mme de Brillon analyse avec sagacité les origines d'une passion qui devait grandir dans la suite. Elle a commencé par l'admiration, puis elle a recherché une satisfaction de vanité, et, enfin, elle a laissé déborder l'arriéré de tendresse que vingt ans de mariage sans amour avaient accumulé dans son cœur.

Née avec une sensibilité excessive, je suis, dit elle dans une de ses lettres à Franklin, trop souvent victime d'une âme trop tendre et d'une imagination trop vive. La raison et les occupations me soutiennent, mais lorsque je suis malade, je m'abandonne à la douleur et à une incurable mélancolie.

Dans ce portrait que l'amie du célèbre philosophe a tracé d'elle-même, on reconnait du premier coup la femme nerveuse qui a des intervalles lucides. Durant ces intervalles, Mme de Brillon aurait dû comprendre combien était inexplicable cette passion qu'une mère de famille, ayant deux filles à marier, éprouvait pour un vieillard de plus de soixante dix ans; mais on sait que l'amour est un maître sans rival dans l'art de créer et d'entretenir d'ingénieuses fictions.

J'avais dit-elle, un père, le meilleur des hommes. Il fut mon meilleur ami. Il m'a été enlevé par une mort prématurée. Vous m'avez souvent dit : "Que ne puis-je prendre la place de ceux que vous pleurez!...." Et vous m'avez parlé d'une coutume qu'un sentiment d'humanité a fait naitre chez chez certaines tribus de sauvages qui adoptent leurs prisonniers de guerre et leur font occuper la place laissée vide par les parents qu'ils ont perdus. Vous avez occupé dans mon cœur la place de mon père qui m'inspirait tant de respect et d'amour.

Il semble que dans la même lettre Mme de Brillon se charge de donner elle-même un démenti à ces ardentes effusions de piété filiale prodiguées à un père adopté suivant la coutume en usage parmi le Hurons et les Algonquins. Franklin a passé trois jours à la maison de campagne de sa fille adoptive qui ne peut se consoler de son départ.

Je n'ai pas voulu, écrit-elle, revoir votre chambre parce que tout m'aurait rappelé que vous n'étiez plus là; mais je suis allée dans les champs: j'y ai retrouvé partout la trace de vos pas: les arbres m'ont paru d'un vert plus triste et il m'a semblé que l'eau de notre ruisseau coulait avec plus de lenteur....

C'est bien le répertoire de la phraséologie sentimentale du dix huitième siècle mais ce n'est pas le langage de l'amour filial.

Mme de Brillon parle la langue de son temps, mais sa sincérité n'est pas douteuse. Comme Franklin s'excusait un jour des incorrections grammaticales qui lui échappaient parfois dans ses lettres, elle lui répondit:

C'est toujours pour moi du très bon français que de me dire: "Je vous aime;" ce mot si doux fait palpiter mon cœur chaque fois que c'est vous qui me l'adressez.

Cette lettre est de 1781; à cette époque, Franklin, qui avait soixante quinze ans, était encore capable de dire à une femme: "Je vous aime" et il connaissait Mme de Brillon depuis 1776. Cette constance mérite d'être signalée car elle était rare au dix huitième siècle.

Ce n'était pas pour son agrément que Franklin faisait une visite par semaine à Mme Helvétius. Officiellement chargé de représenter son pays auprès de la cour de Versailles, mais en fait accrédité auprès des beaux esprits qui gouvernaient alors l'opinion publique et la France, le ministre plénipotentiaire des Etats Unis ne pouvait se dispenser de paraitre dans le salon de la veuve de l'un des philosophes les plus célèbres de son temps. Aucune exigence diplomatique ne l'obligeait, au contraire, à passer chez Mme de Brillon au moins deux et le plus souvent trois soirées par semaine.

Il venait, dit M. Worthington Ford, prendre une tasse de thé et jouer une partie d'échecs chez sa fille adoptive. Elle lui chantait des airs écossais et jouait la "Marche des rebelles," dont elle avait composé elle même les paroles et la musique en l'honneur des colonies anglaises de l'Amérique du Nord soulevées contre la mère patrie. De son côté, Franklin se plaisait à jouer de l'harmonica, instrument redoutable qui, fort heureusement, est tombé dans l'oubli.

Aucun doute n'est permis au sujet de l'intimité littéraire qui a existé entre l'illustre vieillard, qui était encore dans la splendeur de son automne, et Mme de Brillon, qui comptait une trentaine d'années de moins que lui Mme de Brillon soumet ses fables et ses poésies au jugement de Franklin qui, de son côté, lui lit ses "Dialogues," et il va de soi que ces témoignages de confiance réciproque provoquent dans le cœur du père adoptif et de sa fille un redoublement d'admiration mutuelle qui aurait pu, s'ils avaient été plus jeunes l'un et l'autre, les exposer à de dangereux entraînements. Au risque de violer des secrets d'Etat, le plus savant et le plus sage de philosophes du dix huitième siècle ne craint pas d'initier une femme à des négociations diplomatiques qui devaient exercer une influence décisive sur l'avenir des peuples civilisés.

Il est hors de doute, dit le collaborateur du "Harper's Magazine," que Mme de Brillon a prêté un concours actif à Franklin dans la préparation des documents qui devaient être rédigés en français. Des corrections écrites de sa main et parfois même de très importantes modifications qu'elle propose d'introduire dans le texte de la dépêche se retrouvent dans les minutes des notes officielles que le représentant des Etats-Unis adressait à la cour de Versailles.

Cette intimité politique et littéraire est-elle allée plus loin! Si cette question soulevait le moindre doute, nous nous garderions bien de la traiter, car il est des problèmes que l'Histoire ne doit pas, à notre avis, aborder sous peine de tomber dans de puérils et odieux commérages. Fort heureusement, il y a dans le témoignage de Mme de Brillon un tel accent de sincérité qu'une enquête poussée plus loin n'offrirait aucun interêt, même aux plus intrépides chercheurs de scandales posthumes.

On m'a prévenue, dit-elle dans une lettre écrite à Franklin en 1781, que le genre de familiarité qui existe entre nous donne lieu à des critiques. Je méprise ces bavardages, car je me sens la conscience en repos, mais ce n'est pas assez. Il est nécessaire de donner satisfaction à ce qu'on appelle la "bienséance." Le sens de ce mot varie chaque siècle et dans chaque pays. Si je ne m'assieds pas aussi souvent sur vos genoux, est-ce que je vous en aimerai moins, est-ce que nos cœurs seront plus ou moins purs pour cela? Mais nous fermerons la bouche aux médisants, et les faire taire n'est pas une question d'un médiocre intérêt, même pour les Sages.

Il est vrai que des imprudences avaient été commises. Franklin avait joué avec Mme de Brillon une partie d'échecs pendant qu'elle était au bain. Absorbé par ses combinaisons profondes, il avait complètement oublié cette circonstance et la partie s'était prolongée pendant quatre heures. L'eau avait eu le temps de se refroidir. Le trop distrait philosophe ne songea à faire des excuses que le lendemain. Il va de soi que la malheureuse femme s'empressa de pardonner à un vieillard dont les distractions inexplicables lui avaient infligé un supplice dont les conséquences pouvaient être mortelles pour une malade qui était à la veille de partir pour Nice afin de rétablir sa santé.

Pendant son voyage, Mme de Brillon écrit à chaque instant à son illustre ami qui ne la paie pas de retour et se montre fort irrégulier dans sa correspondance; mais elle trouve cette négligence toute naturelle de la part d'une sorte de demi-dieu chargé de servir d'intermédiaire entre l'Etre Suprême et le genre-humain. Elle a dans l'efficacité de ses prières une confiance qu'elle n'a pas dans la religion où elle a été élevée. M. de Brillon étant tombé gravement malade, elle écrit à son ami :

Priez pour lui, mon cher papa; vous avez beau être hérétique, j'ai plus de foi dans vos prières que dans celles de nos derviches.

La catastrophe n'est pas loin : Mme de Brillon a perdu son mari; à peu de mois d'intervalle, deux de ses petits-enfants sont morts et elle est à peu près ruinée. Elle a été obligée de vendre sa maison de Passy et de louer un petit appartement à Paris. Elle y passe l'hiver et accepte pendant la belle saison l'hospitalité qui lui est offerte dans les maisons de campagne de ses deux filles. Ce n'est pas seulement l'avenir de sa famille qui l'inquiète, elle est, à bon droit, bien plus effrayée encore de la crise qui menace sa patrie, et pour conjurer les excès de la période révolutionnaire, elle ne voit qu'une ressource, c'est d'obtenir les prières de Franklin.

Elle lui écrit au mois de mars 1789 :

Nous sommes en pleine crise. Vos prières si pures, car celles des justes sont les seules qui soient agréables à l'Etre Suprême, vont nous être nécessaires. Priez pour nous, mon bon ami, vous qui aimez la France, qui aimez les Français.

Une passion qui se traduit sous cette forme n'est pas de l'amour, c'est un sentiment religieux. Celui qui l'inspire à une femme n'est pas un homme mais un prophète. Mme de Brillon n'a pas aimé Franklin, elle a été une des grandes prêtresses les plus ferventes d'un culte nouveau qui a sévi pendant quelques années en France et qui s'est appelé le culte de Franklin.

On dit à Calino :

— Enfin! on se décide à interdire les chapeaux au théâtre...

Et lui indifférent :

— Moi, ça m'est égal : je n'en ai jamais mis!...

CONSULAT DE FRANCE

Godchaux Building, 306-7.

Les personnes designées ci-après sont priées de passer au consulat, soit pour retirer des lettres qui leur sont adressées, soit pour affaires les concernant ou d'envoyer leur adresse exacte afin qu'on leur fasse parvenir les pièces les concernant :

Jean Joseph Barthe, S. M.
Jean Bernard Lay, S. M.
Emile Mailho, S. M.
Pierre Victor Meymont ou Naynant, Aff. de S.
Augustin Ferdinand Fleury, S. M.
Renseignements demandés dans l'intérêt des familles sur :
Mme Marie Vignes.
Jean Lacaze.
Jean Barthe.

oct—1905

VAPEURS.

LIGNE FRANÇAISE.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE.

Ligne directe au Hâvre, Paris (France)

Partant tous les lundis, à 10 h. A. M. Du quai No 42, Rivière du Nord, pied de la rue Morton.

LA GASCOGNE, 27 octobre.
*LA PROVENCE, 1er novembre.
*LA LORRAINE, 8 novembre.
LA BRETAGNE, 10 novembre.
*LA TOURAINE, 15 novembre.
*LA SAVOIE, 22 novembre.
*Vapeurs à double hélices.

NOUVELLE-ORLEANS-HAVRE
LIGNE DIRECTE.
S. S. CALIFORNIE, 3 novembre.
(Prend des passagers d'entrepont.)
Passage de Première Classe - - $80.00
Passage d'Entrepont - - - - - $37.00
FRANK J. ORFILA, Agent général du Sud No 802 rue Commune, bâtisse Hennen.
1er mars—1 an

THE MONONGAHELA RIVER CONSOLIDATED COAL & COKE CO.
PAUL SCHNEIDAU, Agent.
CHARBON
GROS ET DETAIL.
Les Commandes des Familles Sollicitées. La Fourniture de Charbon aux Navires une spécialité. Remorquage à des Prix Modiques. Chantiers—En Ville, sur la Levée, au pied de la rue Enea. Phone 983; Algiers, au Dry Dock. Phone 38. Bureau en Ville:
Rue Carondelet 315,
PHONE 576.
1er oct—10m

EPARGNEZ DU TEMPS
—ET DE—
L'ARGENT

En Envoyant Chercher de Suite un Exemplaire de

L'Annuaire de Soards
DE 1906.

Il contient plus de CHANGEMENTS et de NOUVEAUX NOMS qu'en aucune année précédente. Vous sauverez du temps, de l'argent et de l'ennui en vous procurant de suite un exemplaire. Les anciens sont inutiles.

Pensez donc: Il ne Coûte que 15 Cents par Jour, Etant $6.00 pour 365 Jours.

Prix local, $6.00 par express, $6.40, expédié au reçu du prix.

—AUSSI UN—
ANNUAIRE COMMERCIAL
PRIX $1.00, y Compris l'Affranchissement.

Cette publication étant faite par souscription, il n'y a qu'un nombre limité d'exemplaires en vente, qui iront ceux de souscripteurs délinquants.
SOARD'S DIRECTORY CO., LTD., Editeurs, Chambres 35 et 36, 606 Allée Commerciale coin de la rue Camp.

CHEMINS DE FER

Le Chemin qui Conduit à la Santé
Via la
"Route Ozone"
Prendra effet le 1er août.
Service double tous les jours entre la Nouvelle Orléans et
COVINGTON, ABITA SPRINGS, ST-TAMMANY, MANDEVILLE et les STATIONS INTERMÉDIAIRES.
Le train No 62 (Ozone Special), consistant de wagons vestibules solides, avec des sièges en rotin, incluant Chars Salon avec Buvette, quittant la Nouvelle Orléans à 7.20 heures a. m. arrivant à Folsom à 10.05 a. m.
Le train No 60 (St Tammany Special) tous les jours, dimanche excepté, consistant de wagons solides vestibules, incluant Chars Salon avec Buvette, illuminés partout avec "Gas Pintsch", quittant la Nouvelle Orléans à 4.30 p. m., arrivant à Covington à 6.10 heures p. m.
Les billets d'excursion seront en vente au Bureau des billets en ville aussi bien qu'au Dépôt de la rue Press.
G. B. AUBURTIN, C. F. & P. A.
Bureau des Billets en Ville:
705 Rue Gravier.
Téléphone Main 488.
27 sept—27

ILLINOIS CENTRAL RAILROAD
TEMPS SANS EGAL!
LE PLUS BEAU SERVICE!
Pour ST-LOUIS et CHICAGO.
Chars-Dortoirs, Fauteuils, Wagons-Buffet, Bibliothèque et Diner. Le souper est servi sur les trains de nuit et le déjeuner sur les trains du matin sortant de la Nouvelle-Orléans.
Excellent Service pour
LOUISVILLE ET CINCINNATI.
Le trajet le plus satisfaisant à tous les
Lieux de Plaisance de l'Eté,
au Nord, à l'Ouest, à l'Est et au Canada.
Voyez l'Agent des Billets en Ville
141 RUE ST-CHARLES
Phone Main 36

La compagnie du chemin de fer
Yazoo & Mississippi Valley

Départs Quotidiens	Bulletin observé 2 AVRIL 1905	Arrivée Quotidienne
No 5	Express de Memphis	No 21
3:15 p. m.	Trains réguliers de Memphis, Tenn., faisant des stations locales	8:11 a. m.
No 23	Express de jour local	No 6
7:00 a. m.	Pour Vicksburg, Natchez et les points intermédiaires.	5:55 p. m.
No 34		No 3
6:00 p. m.	Buyou Sara Accommodation	9:45 a. m.
No 36		No 7
6:00 a. m.	Excursion dimanche	9:40 p. m.

BUREAU DES TICKETS, ST-CHARLES ET COMMUNS.
JOHN A. SCOTT, Assistant Gén. Agt. Pass.
A. J. McDOUGALL, D. P. A., Nouvelle Orléans.

ATLANTA AND NEW ORLEANS SHORT LINE
Atlanta & West Point R. R.
—AND—
The Western Railway of Alabama.
La ligne directe entre la Nouvelle-Orléans et l'Est. Double trains quotidiens. Chars-Salons d'un bout à l'autre de la ligne. Chars-restaurants. Service sans égal.
J. P. BILLUPS, A. G. P. H. F. LACY, A. G.
Bur. No 517-518 Bâtisse Hibernia.

CHEMINS DE FER

$30 Pour California, Phoenix, Ariz., Guaymas, Mex.
Tous les jours au 31 Octobre inclusivement
VIA
SOUTHERN PACIFIC R. R.
(Sunset Route.)
Chars Dortoirs d'Excursion tous les jours.
NOUVELLE-ORLEANS à SAN FRANCISCO.
S'ADRESSER
227 RUE ST-CHARLES
PHONE MAIN 10
1er sept—

LOUISVILLE & NASHVILLE
ANCIEN ET VRAI EXPRESS LIMITE CHAQUE JOUR A ... DES VESTIBULES DE PULLMAN
Pour Montgomery, Birmingham, Nashville, Louisville, Cincinnati, Atlanta, Jacksonville, Washington, Baltimore, Philadelphie et New-York.
DIRECTS SANS CHANGEMENT.

Arrivée	Départ
Fast mail tous les jours... 7:15 a m	Fast mail tous les jours 8:15 p m
Express tous les jours... 6:00 p m	Express tous les jours ... 7:00 a m
Limited tous les jours... 8:15 p m	Limited tous les jours ... 9:25 a m
N Y Fast mail tous jours..... 11:15 a m	N. Y. Fast mail tous jours.....
Mob. and coast line tous les jours.....	Mob. and coast line tous les jours..... 7:20 p m
Service de la Cote.	
Tous les jours excepté dim 8:50 a m	Tous les jours excepté dim 4:05 p m
Excursion dim 9:45 p m	Excursion dim..7:40 a m

Bureau pour la vente des billets, coin Charles et Commons. Bureau de billets et gare, au pied de la rue du Canal.
Notre service des chars vestibulés entre la Nouvelle-Orléans à New-York est tel, qu'un changement de plus de quelques heures seulement à tous les points correspondants. Pas de prix de trajet supplémentaire exigé ici. Un char restaurant y est attaché et le repas est servi en route.
Nos 1 et 2 sont des chars directs passage sans changement.
JOHN K. RIDGELY, Div. Pass. Agt.
U. L. STONE, G. P. A., Louisville Ky.
Imprimé—en 31 fois

SR Southern Railway
La Route de Chars sans Changement entre le Sud, le Sudouest et l'Est. Seulement 40 heures pour New York via le Great Washington Southwestern.

Vestibule Limited	Mail and Express
No 35	No 36
Quitte la Nlle-Orléans 6:15 P. M.	9:25 A. M.
Arrive à Atlanta 11:40 A. M.	11:30 P. M.
Quitte " 12:00 midi	11:50 P. M.
Arrive à Washington 6:45 A. M.	9:00 P. M.
" Baltimore 8:00 A. M.	11:05 P. M.
" Philadelphie 10:15 A. M.	2:05 A. M.
" New York 12:45 P. M.	5:00 A. M.
" Boston 5:30 P. M.	8:30 P. M.

No 35 courant sans changement des Chars Salon Dortoir de Pullman, avec Service Supérieur de Char à Diner en route.
No 36 courant des Trains Solides à Washington sans changement, hors une nuit seulement.
Pour plus ample information et les Réserves Pullman s'adresser au
BUREAU DE BILLETS DU SOUTHERN RAILWAY.
704 rue Common, Nouvelle-Orléans, ou Charles W. Smith, Asst Agent de Pass. et Billets.
J. C. Andrews, Southwestern Pass. Agent
1-4

—Alors vous avez eu recours à la violence?

—Pas moi.

—Qui donc?

—Des gens auxquels j'ai donné une certaine somme.... Je puis bien le dire, puisqu'ils ont commis la sottise de se laisser prendre.... Je n'ai pas l'habitude de déguiser mes intentions ni mes actes.... J'en répondrai devant les autorités compétentes....

—Donc, ce sont vos complices qui l'ont conduite ici?

—Oui.

—Par quel moyen?

—Je l'ignore.... mais je crois qu'ils l'ont attirée hors de sa maison à l'aide d'un faux télégramme.... Lorsqu'elle est descendue de voiture, elle était endormie....

—A l'aide du chloroforme?

—Peut être....

—C'est grave.... C'est très grave.... Le nom de l'agence à laquelle vous vous êtes adressé..

—Je ne sais pas si je dois vous la nommer....

—Votre silence ne la servira pas.... Je vais être obligé de prendre les noms des deux hommes que ces braves gens ont arrêtés.... tandis que si vous parlez.... ce sera plus court.....

—Soit.... l'agence Estoubès..

—Rue Saint-Marc?

—Oui, monsieur.

—Connue....

Le comte Danilloff déclara :

—Je dois encore à la vérité de vous déclarer que mademoiselle Aubray est parfaitement innocente en tout ceci.... et que du reste je ne voulais avoir qu'une simple conversation avec elle...

—C'est une affaire d'appréciation, monsieur, dit poliment l'inspecteur. Vous me promettez de ne pas vous dérober à une instruction, de vous présenter à première réquisition de la justice?....

—Parfaitement, monsieur.

—Je vais donc vous laisser en liberté.... Vous ne vous y opposez pas, mademoiselle?

Colette était plus morte que vive.

Elle se contenta de secouer la tête.

—Messieurs, dit l'inspecteur, vous pouvez vous retirer..... Quand à l'agence, nous saurons où la retrouver. C'est pour nous une vieille connaissance.

Il s'approcha du comte Danilloff.

—Monsieur, lui dit-il très courtoisement, vous êtes étranger et peut-être mal au courant de nos usages.... Vous ferez bien de consulter un avocat.... le plus tôt possible.

Et il ajouta :

—L'affaire est grave.... très grave! Enlèvement avec violence et faux.... J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il s'en alla, escorté de ses agents, en leur disant :

—Elle est diablement savoureuse la petite, et ce Russe ne manque pas de goût....

Il ajouta en souriant :

—C'est très bizarre..... Il a l'air d'un excellent homme!

Il salua d'un signe de tête Marius Collinet et Paul Cadour, en gens de revue.

— Vous pouvez filer, dit-il. Bonsoir, et à bientôt!

La meute qui est contrainte de lâcher le cerf qui lui échappe par une savante refuite doit le quitter avec une salutation du même genre, en songeant :

—Nous nous reverrons un de ces jours, mon ami.

Quelques minutes plus tard, le comte Danilloff se retrouvait seul dans cet hôtel où il attendait sa voiture qui devait venir le prendre à minuit.

La vieille Olga le regardait se promenant d'un bout à l'autre de cette chambre d'où Colette était sortie les larmes aux yeux, en lui lançant un regard dans lequel il y avait plus de pitié que de colère.

Ce n'était pas là ce qu'il avait espéré.

Il comprenait à peine son aventure.

Il avait cru l'éblouir avec la perspective de la fortune qu'il pouvait lui donner et qu'il lui aurait en effet donnée sans regret.

*continuer.

Feuilleton
DE
L'Abeille de la N. O.
Commencé le 19 Août 1906.

UN
Paradis Perdu.
PAR
MME M. DUVIVIER.

IV

(*Suite.*)

—Eh bien! nous y monterons tout seuls, Bianca et moi, s'écria Georges. Car je suppose que c'est nous surtout les enfants terribles de la petite classe! Et vous verrez, Bianca, ma mie, que nous nous amuserons, à nous deux, plus que tous les autres ensemble.... A une condition, pourtant, c'est que l'on n'oublie pas d'égarer sous la banquette une bouteille de champagne dans un seau à glace, pour entretenir ma verve!

—Vous n'avez pas peur de mes pinces? taquina en riant la ballerine.

—Je me risque.

—Alors, j'accepte : mais.... nous partagerons le champagne?

—Ma galanterie ira jusqu'à consentir à ce douloureux sacrifice.

—Où allons nous? demanda Marcot.

—A l'abbaye de Haute-Vanne, dit Jean. Le point de vue y est merveilleux. Tu verras là une vieille ruine moyenâgeuse dont tu te délecteras. Sans compter que la route, du retour, à travers la forêt, au coucher du soleil, est un enchantement.

—Alors, en route! Je renonce, sur ton bonument, à une bonne sieste à laquelle invite bigrement le moelleux tapis de mousse qui borde ton ruisseau. Aussi, gare à toi, si la réalité n'est pas à la hauteur de tes promesses!

Quelques minutes plus tard, les quatre chevaux du mail, enlevés par Jean qui conduisait lui-même, sortaient en tête de la cour d'honneur. Mme Lirac, en sa qualité de nouvelle venue, occupait le "boxseat" et Paulette faisait les honneurs du break à ceux des invités qui n'avaient pas trouvé place dans la première voiture. Le tonneau fermait la marche, égrenant déjà les éclats de rire de Bianca.

Jean ne s'était pas trop aventuré en promettant à Jules Marcot, une vraie joie artistique. Lorsque les ruines de la vieille abbaye furent paraçurnes, on s'installa autour du goûter et des rafraîchissements rapidement préparés et servis par les valets de pied, ce fut en vain que l'on appela le brave sculpteur.

Marcot, empoigné par la beauté du site, restait dans le vieux cloître désert, en contemplation devant ces ogives de pierre, découpées comme une fine dentelle, autour desquelles s'enroulaient des touffes de roses sauvages et de clématites. Assis sur la margelle d'un puits desséché, il revivait pour lui seul le passé de cette abbaye fameuse, jadis siège d'une si redoutable puissance, et dont il ne restait, parmi les murailles déchiquetées, qu'une vague odeur de mort, comme un grand silence fait de mystère et d'oubli!

Tout le monde était déjà embarqué pour le retour, qu'il fallut le héler vigoureusement, pour le décider, à reprendre sa place sur le mail.

—Eh bien! mon vieux! dit Jean. Avais-je menti? Cela ne vaut-il pas mieux que ton somme sur le gazon?

—Oui; mais, tais-toi : laisse-moi songer à ce que j'ai vu : je me recueille.

On partit au grand trot. Jean avait toujours à gauche Mme Lirac. Ils parlaient peu et pas tôt par monosyllables; mais les mots rares tombant des lèvres de la superbe créature avaient des intonations étranges, qui en dénaturaient le plus ou moins de banalité obligée et leur donnaient des attraits énigmatiques qui imposaient l'attention, provoquaient la curiosité, commandaient l'intérêt.

Jean devinait dans cette femme comme un beau sphinx, dont le voisinage provoquait en même temps en lui une vague attirance et une sorte de repli sur soi-même, par l'espèce de gêne mal définie qu'il lui causait. Il n'avait, jusqu'à ce jour, rien éprouvé de semblable, et cela l'incitait, à son insu, à vouloir paraitre très jeune, très vibrant, aux yeux de cette inconnue de la veille, et à la fois très réservé dans l'expression de ses sentiments.

Tel était l'état d'esprit de Sarène, que l'approche du château lui procura comme un soulagement.... avec un peu de regret. Mais ces sensations à fleur d'âme et d'épiderme disparurent dans le brouhaha mouvementé de l'arrivée. Après avoir, aux appels de cuivre des trompettes, fait décrire au mail une courbe savamment élégante dans la cour d'honneur et stoppé devant la porte du grand vestibule, il dévala prestement à terre et, la main galamment tendue, aida Mme Lirac à descendre, pendant que,